

## « *Homme et femme Il les créa.* »

Gn 1, 27

Une nouvelle doctrine, apparue outre-Atlantique, se répand de façon fulgurante dans les sphères universitaires et médiatiques du continent, et même au-delà ; répondant au nom de *gender- genre* en français, mais *gender* fait davantage savant, et convainc l'ignorant de son indignité ! – elle ne fraie guère avec la discrétion et la nuance mais préfère bruit, fureur et mises en scène. Selon cette *doxa*, les différences physiques et physiologiques entre homme et femme n'ont pas le moindre rapport de causalité avec les caractères psychologiques et comportementaux qualifiés de masculins ou de féminins, lesquels seraient donc étrangers à quoi que ce soit de naturel, et procèderaient exclusivement de normes culturelles. Et malheur à quiconque ne fait pas ses courbettes devant cette ravigotante révélation ! L'obstination d'un tel récalcitrant ne pourra que montrer à quel point il est ligoté dans les rets de préjugés sociaux pluriséculaires, lesquels favorisent toujours, *dixit* ladite doctrine, le pouvoir en place ! Tout opposant à ces affirmations ne peut être qu'un attardé de mauvaise foi, radotant ses préjugés dans un somnambulisme d'aliéné. Refusant de se joindre au chœur contrit mais lumineux de ceux qui ont tout compris - et sont pour cela des personnes éveillées -*woke* en anglais ! - il témoigne d'une allergie, voire d'une *phobie* envers ces savoirs démontrant l'inexistence d'un fondement naturel à la distinction masculin/ féminin. Parmi ces esprits attardés et rétrogrades, certains, dont l'auteur de ces lignes, vont jusqu'à défendre ces traditions réflexives et spirituelles pour lesquelles chaque personne humaine est indissolublement corps, âme et esprit, et en aucun cas le fruit exclusif d'une culture. Ainsi m'apparaît-il que la compréhension de l'homme induite par ma foi en l'Incarnation de la Seconde Personne de la Trinité, autrement dit une anthropologie chrétienne, ne peut ni bouter le corps hors du champ de notre expérience et de notre compréhension, ni récuser le *fait* que nous soyons hommes et femmes.

### *La création et la chute*

Parce que ni le mystère ni la foi ne peuvent – et il en va de même pour tout ce qui est essentiel et décisif dans une vie – s'exposer dans un texte argumentatif, parce que poésie et appel aux symboles permettent d'aller au-delà des limitations du démontrable, le premier livre de l'Ancien Testament s'ouvre avec deux récits de la création dont la force et la profondeur n'ont cessé, depuis des millénaires, de parler à l'âme des lecteurs. Le premier se présente à la façon « *d'un porche majestueux par lequel il faut passer pour pénétrer dans l'univers de Dieu.* »<sup>1</sup>. Il en va ainsi avec le récit du passage du *tohû bohû* jusqu'au repos du septième jour, rythmé par cet hymne d'admiration et de louange : « *Dieu*

---

<sup>1</sup> Franck Michaeli *Le livre de la Genèse* Paris et Neuchatel, Delachaux et Niestlé 1957 p 16

*dit... Dieu vit ...Il y eut... et Dieu vit que cela était bon* ». Le chant poétique déploie une admirative gradation, depuis les éléments cosmiques et minéraux jusqu'à l'homme, cet *adam*, ce terrien, ce « glébeux » comme le suggère la langue hébraïque, mais un « glébeux » institué « *image et ressemblance* » de son Créateur, image et ressemblance déclinée en homme et femme, comme si, de même que l'unicité divine s'exprime en trois Personnes, l'unicité humaine se déployait, elle, en deux manifestations : « *Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu Il le créa, homme et femme il les créa.* »<sup>2</sup> Le mot traduit par *créer* est répété trois fois, deux fois pour désigner l'humanité image de Dieu, puis pour une troisième fois pour décliner cette humanité en homme et femme : l'humanité, homme et femme, est créée par Dieu, lequel vit que cela était non seulement bon, comme les créations précédentes, mais « *Très bon.* »<sup>3</sup> Le second récit, moins solennel mais d'une ineffable profondeur, fait davantage appel à l'analogie du potier - avec l'Éternel qui « *modèle l'homme avec la glaise du sol* »<sup>4</sup> - qu' à celle de la Parole, si présente dans le texte précédent, pour évoquer la création de l'homme et surtout, à l'analogie du souffle, du vent (*la rûah, ce souffle que seul le Créateur possède en plénitude, l'esprit*) que Dieu impulse dans les narines d'Adam ; ainsi, la vie d'Adam est-elle irréductible à la glaise avec laquelle il est néanmoins pétri, « glaise » et esprit, ainsi glaise et *rûah* divine sont-ils indissociables en l'homme vivant : l'homme est une unité divino-humaine, et non un composé d'âme et de corps, comme le penseront les Grecs.

Ce second récit nous fait cheminer jusqu'à ce premier chant de louange offert à Dieu par l'humanité : l'émerveillement devant l'achèvement, en Eve, de la création des êtres visibles. Alors que l'homme (*Adam*) avait été pétri, comme les autres animaux, à partir de la poussière de la terre, l'avènement de la femme se présente comme un don élaboré à partir non plus de la glaise, mais de la côte d'Adam : la différence homme/femme procède d'une inamissible unité. L'indicible de cette ultime création échappe à toute compréhension, incompréhensibilité signifiée par le « *profond sommeil* » en lequel Adam se trouve plongé. Venant de l'homme, la femme ne constitue pas la création d'un nouveau vivant, elle exhausse celle, déjà advenue, de l'homme qui s'écrie : « *Cette fois, c'est l'os de mes os et la chair de ma chair.* »<sup>5</sup> Ce couronnement de la création de l'humanité, est signifié par un lexique simple, rendu en français par homme/ femme : le masculin *isch*, le féminin *ischa*. Ainsi une unité de nature se décline en deux hypostases (personnes) créées antérieurement à toute cette histoire de l'humanité dont le livre de la Genèse écrira symboliquement les premières pages. Homme et femme, tels que leur Créateur les fit advenir à l'être, vivaient en harmonie avec leur Créateur, et donc entre eux.

Le serpent, cette figure du Malin, ne s'est pas trompé pas de cible : il s'adresse à *Ischa*, à la femme, à celle qui est couronnement de la création des êtres visibles. Si ce qui a été créé en dernier, si le parachèvement de l'œuvre de Dieu se fourvoie, c'est la totalité du reste du monde créé qui suivra, emporté dans le même malheur. Étrange serpent qui se voit gratifié de la parole : un

---

<sup>2</sup> Gn 1, 27

<sup>3</sup> Gn 1, 31

<sup>4</sup> Gn 2, 6

<sup>5</sup> Gn 2, 23

parleur, un beau parleur, n'hésitant pas à se mettre au même rang que le Verbe. Il procède avec habileté, rouerie, ne proférant, dans un premier temps, aucune accusation à l'encontre du Créateur, s'adressant plutôt à l'intelligence de sa future proie, l'invitant en quelque sorte à mettre en œuvre son « esprit d'examen » : « *Dieu vous a-t-il vraiment dit ... ?* »<sup>6</sup> Ne jamais répondre au malin, l'ignorer, le tenir en mépris nous enseigneront les Pères ... *Ischa* répond, et le Malin peut alors passer à l'attaque et lui, « menteur dès l'origine et père du mensonge »,<sup>7</sup> ne craint plus de suggérer un Dieu mensonger, par jalousie, en quelque sorte : « *Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux.* »<sup>8</sup> *Ischa*, pour avoir prêté l'oreille au Grand Menteur, pour s'être distanciée de la Parole du Créateur, se retrouve estourbie dans un désordre lui faisant confondre ce qui relève de la Vérité, et ne se voit pas, et ce qui n'appartient qu'à l'ordre du réel et se voit ; or, non seulement ces deux ordres ne coïncident pas, mais ils entrent aisément en tension. Eve « *Vit que l'arbre était bon* » ; or, il était mortifère, et la Parole de Vérité était bien celle du Créateur...

Dès lors, l'Humanité dégringole, elle « chute » de la place qui lui avait été donnée, celle d'être Prêtre de la création, et les forces diaboliques, les forces de division – c'est le sens du mot *diabolos* - peuvent entrer dans la danse. Le Diviseur fait son œuvre, et il ne manquera pas de se loger, bien entendu, dans cette dualité naturelle de l'homme et de la femme<sup>9</sup> : l'hymne premier, l'hymne de reconnaissance et d'admiration est à présent recouvert par le tintamarre des trompettes guerrières de l'accusation. La femme récuse toute responsabilité, elle incrimine le serpent ; l'homme, à son tour, va vilipender celle devant laquelle il s'était émerveillé... Un magnifique chapiteau de la basilique Saint-Nectaire, en Auvergne, traduit la violence de ce retournement : nous y voyons Adam tirant rageusement la chevelure d'Eve et lui assenant un solide coup de pied ... Un ange doit même intervenir pour les séparer et limiter le désastre !

Drame universel de « *la faute de nos premiers parents* » ... Pourtant, seul le serpent sera maudit par Dieu, ni la femme ni l'homme ne le seront. En revanche, leurs désirs vont devenir malades, ce qu'ils n'étaient pas jusqu'alors. Désormais, des désirs *pousseront* la femme vers son mari, désormais l'homme éprouvera comme le besoin de *dominer* sa femme ;<sup>10</sup> misères témoignant d'une humanité déchue. Elles n'expriment pas la volonté du Créateur mais sont les fruits du refus de vivre de Sa parole. Bien que devenus inhérents à notre condition, ces désirs ne manifestent point notre nature créée, ce sont les symptômes de notre maladie spirituelle.

---

Ces désirs faussés grèvent désormais notre condition, ils sont universels et ne procèdent nullement, comme le proclame la vulgate genrée, d'on ne sait quels

---

<sup>6</sup> Gn 3, 1

<sup>7</sup> Jn 8, 44

<sup>8</sup> Gn 3, 5

<sup>9</sup> La langue française n'a pas de terme pour signifier qu'une même nature se déploie en deux « personnes », sans qu'il y ait de rivalité naturelle entre l'une et l'autre. Je fais appel, par défaut, au mot *dualité*, mais il est insatisfaisant, car il évoque une tension, voire un antagonisme.

<sup>10</sup> Gn 3,16

effets vénéneux et contingents d'une « culture » peccamineuse : c'est là un premier point d'incompatibilité radicale avec une anthropologie chrétienne. Car cette dernière affirme l'existence d'une condition universelle de l'homme : posée par Dieu, issue de Lui, elle est bonne et même, nous l'avons vu, « *très bonne* » ; désormais, nous ne la rencontrerons plus qu'affectée de ces maladies spirituelles qui l'assaillent et la malmènent et néanmoins, quelque blessée qu'elle soit par ces coups du Malin, elle demeure, avec une force inamissible, image de Dieu. Une seconde opposition aux thèses du *gender* sera à situer dans la compréhension de l'universalité des maladies : nulle part ne se rencontrera dans la Bible l'extravagant manichéisme aujourd'hui imposé, selon lequel seuls les hommes,<sup>11</sup> seraient violents et agresseurs.

Ces derniers peuvent, bien entendu, se montrer violents et agresseurs ! Pensons à David et Bethsabée ! Lorgnant depuis sa terrasse cette jeune femme en train de prendre son bain, tourneboulé par sa beauté, il donne ordre à ses subordonnés de la lui amener et la viole. Bethsabée « tombe enceinte », comme on dit, mais le roi la désire toujours. Or elle est mariée à Urie, un militaire, et le pays est en guerre : il suffira donc de faire occire le mari à la première occasion pour assainir la situation ! David demande à l'officier Joab de mener l'affaire rondement, et fait porter à Joab l'ordre de faire tuer Urie, un ordre transmis par la future victime qui ignore tout de même tout du contenu fatal de la missive qu'elle tient dans sa main !

Difficile de mieux montrer la violence du « *tyran érôs* »<sup>12</sup> et l'aveuglement qui en résulte. Seulement cette tyrannie, ce cynisme, ne sont nullement propres aux hommes, quoi qu'en disent les allégations du jour ! Pensons à la femme de Potiphar, ce haut fonctionnaire de Pharaon, qui a pris à son service Joseph, un fort bel homme<sup>13</sup> excellent en toutes ses fonctions. La femme de Potiphar est subjuguée par la beauté de cet étranger, veut coucher avec lui et Joseph s'y refuse. Vexée, blessée, la voilà qui se met à mentir de façon éhontée, à crier au viol, puis ordonne son arrestation et le fait emprisonner, le tout sans aucun état d'âme.<sup>14</sup> Faut-il évoquer cette manipulatrice, cette Hérodiade qui voue au Prodiges une haine acharnée et ne cherche qu'à le tuer, pour lui apprendre à s'être mêlé de sa vie conjugale et en condamner l'illégitimité ? L'occasion se présentera enfin, lorsque le potentat va organiser une grande réception pour son anniversaire. Vin et luxure sont évidemment à la fête. Hérodiade demande à sa fille Salomé, qu'on imagine sans risques fort jeune, fort troublante et peu farouche, de venir « danser » devant Hérode. Subjugué par les voluptés de la demoiselle, le tyran lui promet de satisfaire n'importe lequel de ses caprices. Et la jeune effrontée, de connivence avec sa mère, se fera apporter, sur un plat, la tête du Baptiste.<sup>15</sup> Ainsi, le Malin ne s'est jamais contenté de ne jeter son dévolu sur une moitié seulement de l'humanité, et l'immixtion de violences, quelles qu'en soient les modalités, dans les tentatives de séduction n'est pas propre aux hommes !

---

<sup>11</sup> Voire, pour certains de ces idéologues, une partie des hommes : seuls les « mâles blancs » seraient nuisibles !

<sup>12</sup> Platon *La République* IX, 573 d

<sup>13</sup> « *Joseph avait une belle prestance et un beau visage.* » Gn 39, 6

<sup>14</sup> Gn 39, 7-20

<sup>15</sup> Mc 6, 17-28

Nous voyons, dans la Bible, combien l'altérité homme/femme est inhérente à l'humanité primordiale, telle qu'elle fut créée et inscrite dans l'ordre d'un monde créé, bon lui aussi. Cette altérité originelle du masculin et du féminin n'a rien de statique, elle fut d'abord accueillie par un chant de louange, un hymne d'émerveillement ; après la chute elle se révélera désirante, dynamique, d'un désir si mystérieusement fort qu'il serait faux et dérisoire de vouloir le réduire à un simple besoin, voire à une pulsion physiologique, même si cette dernière s'invite sans avoir été conviée ! Cette aspiration réciproque à une union, à une unité recèle, du fait de sa puissance, un mystère. Saint Paul saura l'évoquer, écrivant que cette aspiration commune à l'homme et à la femme nous ouvre à un « *mystère de grande portée* », celui de l'union du Christ et à son Eglise. <sup>16</sup>

### *Le gender, ou la négation du corps sexué.*

Or, dans la rhétorique bruyante du *gender*, nous sommes censés n'avoir plus à faire à cette humanité créée homme et femme. Une affiche du *Planning familial*, diffusée en août 2022, nous montrait un homme aux rondeurs ne relevant pas de l'embonpoint, puisque le dessin s'accompagnait de cette phrase : « *Les hommes aussi peuvent être enceints* » (sic). Il ne s'agissait pas d'une outrance, mais bien d'une affirmation militante et dûment réfléchie. Evidemment, cette campagne fut conçue pour choquer, afin de pouvoir bombarder d'une rhétorique d'intimidation quiconque oserait murmurer la moindre critique, et de pouvoir pousser, devant une telle « transphobie », des cris d'orfraie en multipliant les invocations aux dieux tutélaires du Progrès et des Libertés. Tout protestataire, en effet, qu'il s'oppose à la dénégation de la distinction homme/femme, ou à l'amalgame grotesque entre l'homme blanc, le violeur et le colonisateur, se retrouve revêtu des oripeaux abominables de l'« extrême droite » ! Vieux procédé d'intimidation, puisque le penseur Léo Strauss l'avait ironiquement nommé, en 1953, la *reductio ad Hitlerum* ! De nos jours encore, toute contestation de ces riantes thèses, aussi limpides que libératrices, ne saurait procéder que d'esprits ultra-réactionnaires, voire nazis !

Peu nous chaut le déroulement convenu de cette mise en scène quelque peu lassante et si attendue que nous pourrions sans peine en écrire la didascalie... Risquons-nous à esquisser quelques pistes susceptibles de nous aider à entrevoir certaines des raisons de la naissance, de la diffusion, voire de l'acceptation d'une nouvelle gnose dans laquelle la négation de la réalité du corps est posée comme condition *sine qua non* d'une libération nouvelle. Comment comprendre l'évidente efficacité militante d'associations de la mouvance LGBTIA+ <sup>17</sup> : les réformes radicales de l'état-civil, avec le mariage

---

<sup>16</sup> Ep 5, 31-32

<sup>17</sup> **L** comme lesbienne. **G** comme gay. **B** comme bisexuel.le. **T** comme trans. **Q** comme queer, càd une personne qui ne se sent pas appartenir à un genre défini. **I** comme intersexe, ni homme ni femme. **A** comme asexuel. **+** pour signifier que cette liste n'est pas limitative.

des homosexuels, l'élimination des mots père et mère sur les livrets de famille, et demain, la disparition de l'indication du sexe dans les actes de naissance ? Nous savons pouvoir compter sur la veulerie des politiques pour de nouvelles surprises ...

Première piste : nous ne sommes pas en présence de thèses qui s'inscriraient dans la continuité de réflexions sur la coutume, en prenant acte d'une certaine et incontestable variabilité des normes et des mœurs, ce que des auteurs aussi différents qu'Aristote et Pascal avaient su décrire et interpréter. Nous nous trouvons en présence d'un protagorisme radical : Protagoras, ce penseur grec, avait enseigné que l'homme étant la mesure de toute chose, rien d'universel et de naturel ne pouvait être trouvé ni dans les mœurs, ni dans les usages, ni dans le droit. Les normes, les interdits, les obligations n'auraient pas d'autres fondements que les croyances ou les volontés humaines, nulle transcendance ne pouvant être admise. C'est bien ce protagorisme-là qui constituait déjà la trame de ce qu'on nomma « *déconstruction* » au cours de ces dernières décennies, pendant lesquelles le grand jeu intellectuel consista à jeter le discrédit sur toute idée d'universel, qu'il s'agisse de la justice, de la raison etc. L'idée même d'universel était supposée ne pouvoir relever que d'arrière-pensées oppressives, coloniales et castratrices, d'où, en contrepoint, les éloges du déviant, du fou, d'un « opprimé » à identité variable, qui tinrent lieu de liturgies expiatoires. Dans ce discrédit, ce mépris, souvent proches d'une fureur destructrice, se jouait ce que Jacques Ellul avait nommé la *Trahison de l'Occident*<sup>18</sup> : un goût jubilatoire, de la part de ceux qui en étaient héritiers et bénéficiaires, pour tourner en dérision, en les discréditant, tous ces legs symbolisés par Athènes, Rome et Jérusalem, qu'il s'agisse de la valeur de la raison, capable d'évaluer, d'anticiper, ou du sens et de la grandeur de la parole, du droit, de l'Etat, du refus de l'idolâtrie et de la toute-puissance etc.

Les minorités à la manœuvre dans la diffusion de la vulgate « non genrée » sont les héritiers et les continuateurs zélés de ces « déconstructeurs », avec une aggravation évidente du mépris et de la hargne à l'encontre de tout ce que l'on nommera l'Occident. Ce serait une erreur d'appréciation de ne voir dans les propos d'une personne désormais médiatique comme Sandrine Rousseau que des extravagances réductibles à sa personne. Lorsque que dans son essai *Par-delà l'androcène*<sup>19</sup> elle associe sexisme, racisme, colonialisme et dérèglement climatique, les fulgurances de cette synthèse échevelée peuvent laisser le lecteur quelque peu éberlué. Mais, après tout, elles prennent le relais d'un Sartre écrivant en 1961 que l'« *Européen n'a pu se faire homme qu'en fabriquant des esclaves et des monstres* »<sup>20</sup>, ou de celles d'un Patrice de Beer, journaliste au Monde, exultant de joie admirative devant l'entrée « libératrice » des khmers rouges à Phnom Penh en avril 1975 ! On ferait sans peine une anthologie de ces billevesées, vaticinées par des plumitifs en transe dès lors qu'ils trouvent à exhiler leur haine du meilleur d'une civilisation dont ils sont pourtant les fruits. Un même fil, celui du nihilisme, se retrouve dans ces

---

<sup>18</sup> Jacques Ellul *Trahison de l'Occident* Paris Calmann-Lévy 1974

<sup>19</sup> Sandrine Rousseau *Par-delà l'androcène* Paris Seuil 2022

<sup>20</sup> Dans sa préface aux *Damnés de la terre* de Frantz Fanon. Cité par Franz-Olivier Giesberg *Histoire de la V<sup>e</sup> République* Paris Gallimard 2022 p 97

mouvances qui s'autoproclament, depuis des décennies, critiques, libératrices et progressistes.

Seconde piste interprétative : la virulence, l'intolérance de ces mouvements sont comme le corollaire du protagonisme professé. Platon avait su montrer pourquoi la logique sociale et politique du protagonisme conduisait, en un apparent paradoxe, à la tyrannie : l'exaltation continue d'une « liberté » confondue avec la licence, la désagrégation de toute norme consentie, la négation, de la part de ces sophistes, que leurs propos nihilistes sèment l'anarchie ou la favorisent, font inévitablement sourdre, parmi le commun des mortels, une forte aspiration à l'établissement d'un ordre qui n'aura pas peur de s'imposer, de sorte qu'en échange d'une liberté inopportune et excessive, on risque fort d'avoir à « *revêtir la livrée la plus dure et la plus amère des servitudes* ». <sup>21</sup> Une contradiction interne est en effet tapie au sein de tout protagonisme : si la réflexion est dans l'incapacité d'atteindre, ou du moins de tendre, vers un universel, si toute affirmation est relative à une culture, il faut alors nous expliquer par quelle magie les oracles émanant des chantes de la négation de tout universel peuvent échapper au relativisme qu'ils professent. Si tout est culture, si tout n'est que représentation, alors les vaticinations sur le genre, elles aussi, ne sont rien d'autre qu'une construction intellectuelle masquant ou manifestant je ne sais quel rapport de domination occulté ou nié. Ou bien toute conviction est relative, culturelle, de sorte qu'il n'y aura, en guise de critère pour départager des affirmations rivales, que l'aveugle prépotence des violences, ou bien une conviction est à même d'établir son bien-fondé et de convaincre, et dans ce cas tout n'est pas relatif ! Telle est la contradiction interne de tout relativisme et, pour s'en sortir, la riposte la plus fréquente sera l'intimidation : soit en se drapant d'une illusoire scientificité, soit en discréditant toute critique, en maniant de façon retorse procès d'intention et accusations.

Troisième piste interprétatrice, qui est la suite des deux précédentes : les curieux points de ressemblance entre ces mouvements et les totalitarismes. Le fondement des totalitarismes, comme l'avait brillamment montré Alain Besançon, <sup>22</sup> c'est l'idéologie qui s'y trouve chronologiquement et logiquement première. C'est le contenu même de l'idéologie qui induit, de façon cohérente et inévitable, un pouvoir effrayant : par exemple, si le Jacobin incarne, par essence, la liberté et le progrès universel, tout opposant sera par définition un ennemi de l'humanité et le mettre hors d'état de nuire prendra rang de contribution au bien général ! La terreur est la suite cohérente des convictions qui la précèdent. De plus, l'idéologie totalitaire ne manque jamais de se présenter comme « scientifiquement » fondée, avec les soi-disant lois biologiques dans l'imaginaire nazi ou les lois prétendument inflexibles de l'Histoire, dans la version marxiste-léniniste. Ces prétendues lois n'avaient pas plus de fondement scientifique que les cogitations d'un Vacher de Lapouge, à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, lorsqu'il se faisait fort d'expliquer l'histoire des sociétés à partir de la morphologie des boîtes crâniennes, selon qu'elles étaient dolichocéphales ou

<sup>21</sup> Platon *La République* L VIII, 569 c

<sup>22</sup> In *De la difficulté de définir le régime soviétique*, article publié dans le n°20 de *Contrepoint* et repris dans *Présent soviétique et passé russe* Paris, Livre de Poche coll Pluriel 1980

brachycéphales. La « scientificité » hautement proclamée des thèses sur le *genre* est du même acabit ! Ce ne sont pas les normes culturelles qui font pousser les seins des jeunes filles ni muer la voix des garçons ; ce ne sont pas des usages sociaux qui font de la maternité une donnée jusqu'à ce jour plutôt féminine etc. La prétention à la scientificité relève ici, comme dans les totalitarismes, de l'incantation.

Autre ressemblance : dans l'oppression totalitaire, écrivait Besançon, « *Le régime n'est pas terroriste seulement parce qu'il fait passer l'idéologie de la puissance à l'acte, mais aussi et finalement surtout parce qu'il prétend qu'elle existe déjà en acte.* »<sup>23</sup> Il ne s'agit pas d'abord de croire mais de voir ce qui n'est pas. Le quidam pris aux filets de ces pouvoirs se retrouve condamné à vivre empêtré dans deux « réalités » : la réalité effective, mais elle est supposée ne pas être puisqu'elle ne doit plus être, et la « réalité » idéologique, qui n'est pas, mais qui est supposée exister et que l'on est tenu de « voir » puisque c'est en fonction d'elle, cette réalité irréelle, ou surréelle, que je me dois de caler mes comportements, ma parole et mon lexique. En une ironique concision, l'auteur conclut son analyse en écrivant : « *Le régime agit en idéaliste absolu. Il soumet l'ontologique au logique.* »<sup>24</sup> La même idée, exprimée autrement : l'idéologie a toujours raison, ce sont les faits qui ont tort. Nous constatons que le déferlement des thèses du *gender* se répand dans un climat d'intimidations, voire de violences, et que tout un lexique se voit frappé d'interdiction. Certes nous ne rencontrons ni polices politiques, ni emprisonnements arbitraires, ni camps de rééducation. Intimidations et menaces émanent de minorités organisées, secondées par ces haines anonymes qu'internet favorise. L'Etat n'est point, ici, l'organisateur, même si ceux qui sont supposés en tenir les rênes, abêtis par les mirages de la « communication » et autres « éléments de langage », tous issus de centres de formation dans lesquels la réflexion sur le sens du politique n'a plus cours, ont depuis longtemps perdu, sauf exception, le sens du discernement et la force du courage. A défaut d'une oppression étatique, nous nous heurtons d'ores et déjà à une mise au pas asphyxiante, et malheur à l'universitaire qui n'aura pas su s'autocensurer, haro sur tous ceux qui oseront s'opposer à la *doxa* en vogue.<sup>25</sup>

Toute opposition à ces merveilleuses avancées se voit opposer l'épouvantail de la « phobie » : l'appel à ce terme de phobie devient hypertrophique et ses dérivés ne cessent de se multiplier : homophobes, transphobes etc. Or, que je sache, la phobie relève d'un lexique médical, voire psychiatrique ; avec une telle sémantique, l'opposition à des idées, à des réformes juridiques ou à des décisions politiques ne relèverait plus d'un désaccord raisonné, argumenté, mais d'une pathologie méritant, au mieux, d'être soignée. Les « hôpitaux psychiatriques » à la mode soviétique ne sont pas encore en place, mais leur idée semble trotter dans quelques têtes, si pressées de faire advenir une humanité guérie de tout préjugé asservissant.

---

<sup>23</sup> Op. cit. p 153

<sup>24</sup> Id p 159

<sup>25</sup> Par exemple : Céline Masson et Caroline Eliacheff, psychanalystes et auteurs de *La fabrique de l'enfant-transgenre* Paris, Editions de l'Observatoire 2022, dans lequel elles montrent les effets des thèses transgenres sur des enfants, ont vu les conférences qu'elles devaient donner au mois de novembre 2022 annulées par la mairie de Paris.

Quatrième piste, elle aussi proche des précédentes mais davantage attentive aux forces idolâtriques embusquées dans cette idéologie : nous avons à faire à une fantasmagorie idolâtrique. J'emploie le mot de fantasmagorie pour caractériser cette injonction qui nous est adressée de ne point prendre acte de ce qui est, de bien vouloir consentir à voir ce qui n'est pas. La première de ces sommations relève de toute une histoire : « *Commençons par écarter tous les faits* » écrivait déjà Rousseau dans son introduction à son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. » Son intention consistait à dissocier données factuelles et données naturelles, afin de démêler ce qui dans un « fait » humain relève du naturel et ce qui provient du contexte familial ou social, par exemple. Tout n'est pas faux dans l'intention : par exemple, les enfants dont la famille cumule richesse culturelle et aisance financière ont davantage de probabilités de mener à bien de bonnes formations, cela ne prouve pas qu'ils soient davantage intelligents. Une donnée statistique ne constitue pas un « fait » brut, dispensant de toute interprétation. Seulement si, en lieu et place d'un souci de faire montre de discernement dans une interprétation on se met à asséner des allégations péremptoires, niant par exemple toute existence spontanée d'inégalités et de talents de personnes à personnes, alors, on va s'égarer dans les hallucinations chimériques des idéologies ou des doctrines. L'idéologie *gender* se heurte-t-elle aux réalités, celles de corps sexués par exemple ? Peu importe : on décrètera que ces derniers n'existent pas tels quels, on fera chorus avec Don Quichotte qui s'extasiait devant un moulin à eau qu'il prenait pour un château. Son fidèle écuyer Sancho Panza ne s'obstine-t-il pas à ne voir qu'un moulin ? Son maître lui rétorque, avec superbe, « *Tais-toi, Sancho !* »<sup>26</sup> Il y a du Don Quichotte chez nos doctrinaires du *gender*. Judith Butler ne soutient-elle pas que le sexe n'existe pas ? Certes, les corps sont différenciés, mais ces données n'importent pas, puisque tout est culturel, discours, représentation. Les sciences biologiques et neurologiques contredisent-elles l'idéologie ? On rejettera leur enseignement, en alléguant qu'elles ne constituent que de piètres assertions au service d'intérêts politiques et sociaux.<sup>27</sup>

Ces doctrinaires ne sont rien d'autres, en un sens, que des idéalistes absolus : seules comptent les représentations, les images mentales, les idées ; rien n'a d'importance en dehors de ces représentations. L'indépendance, l'autonomie du réel étant abolies, il s'agira, comme dans les totalitarismes évoqués plus haut, de cesser d'accorder le moindre poids au réel afin de promouvoir l'alchimie idéologique au rang de réalité véridique. Cette nouvelle chimère, devant laquelle il conviendrait de se prosterner, a vocation à parasiter et engloutir tout ce qui lui est contraire ; nous reconnaissons-là une des caractéristiques de l'idolâtrie : la prosternation devant ce que l'on a soi-même inventé. Une fois posées les prémisses de l'inexistence d'un corps sexué, il ne s'agit plus que de réduire l'abîme entre le monde onirique de l'idéologie et une réalité qui s'obstine à le contredire : il faudra donc *réduquer*, soit collectivement, ce qui suppose une mainmise sur l'école, soit en se réduquant soi-même, en suivant l'exemple –

---

<sup>26</sup> Cité par Alain Besançon *op. cit.* p 157

<sup>27</sup> Judith Butler *op. cit.* p 68-69

dont on espèrera qu'il devienne contagieux - des hommes déjà *déconstruits*, sensibles à la *fluidité du genre*, habités par la douloureuse conscience que les malheurs présents de la planète, à commencer par les désastres écologiques, sont le fait exclusif de mâles blancs *cisgenres*,<sup>28</sup> patriarcaux, colonisateurs et prédateurs... !

### *Le gender : une idéologie conforme au « monde »*

Comment ne pas voir que le protagonisme qui a rendu possible ces mouvements s'enracine à son tour dans un parti-pris métaphysique, définissant en quelque sorte la modernité : poser l'homme au centre du monde, en faire « *comme le maître et possesseur de la nature* » ainsi que l'écrivit Descartes ?

Comment ne pas voir que ce déni du corps, inhérent aux vaticinations sur le « genre », reproduit de façon étonnante un autre déni plus ancien, mais lui aussi radical : celui de l'existence de quoi que ce soit de beau dans la nature et dans le monde, ce qui conduisit d'ailleurs à s'en prendre à la notion même d'« œuvre d'art » ? Allégations prégantes et obstinément répétées dans moult cercles artistiques, à partir des angoisses du peintre Malevitch ou des facéties d'un Marcel Duchamp, dès les années 20 ! Là aussi, une réalité visible et observable, l'éminente présence de la beauté dans la nature, s'est trouvée récusée et, du moins dans le sillage de Duchamp, nous fumes priés de ne plus voir une œuvre d'art dans ce qui en est une, et plus fortement encore d'apprécier les non-œuvres du non-art, ce que tant de mondains « avant-gardistes » s'empressèrent de faire ?

Comment ne pas voir dans cette récusation d'une donnée universelle, naturelle et humaine – la distinction de l'homme et de la femme – une posture en profonde assonance avec un monde de la technique, du savoir prométhéen, de la volonté de puissance auquel les thuriféraires du « genre » croient s'opposer ? Mais ils peuvent bien – et ils ont raison de le faire ! - s'en prendre au récent projet du milliardaire Elon Musk, d'implanter un appareil connecté dans le cerveau humain, *via* son entreprise Neuralink, afin de montrer, nous dit-il, que ce que nous croyons être réel ne renvoie à rien d'autre qu'à « *des potentiels électriques évoqués dans votre cerveau* »<sup>29</sup> ils s'inscrivent eux-mêmes dans une anthropologie analogue, marquée par la subordination de ce qui est à ce que nous voulons qu'il soit. Ils ne peuvent pas, sans contradiction, s'opposer aux merveilles techniques des docteurs Folamour illustrées aujourd'hui par un Elon Musk : si le « choix » de devenir homme ou femme cesse de n'être que rhétorique, il faudra bien faire appel à une chirurgie à répétition et, à l'injonction massive des pharmacopées ! La violence de la relation infligée aux corps existants ne diffère en rien dans le monde d'un Elon Musk et dans celui de nos chantres du genre puisque le monde est prié de se plier aux velléités de mon ego, et que des techniques se proposent pour ce genre de service.

---

<sup>28</sup> C'est-à-dire dont le « choix » d'être homme ou femme coïncide avec leur « genre » à la naissance

<sup>29</sup> In *Le Figaro*, 5/XII/2022 article de Mureille Popa-Fabre « *Neuralink : quelle éthique face au projet d'Elon Musk de connecter le cerveau ?* »

Comment ne pas voir encore, combien cette « déréalisation » du corps est pleinement conforme aussi à la soi-disant « dématérialisation » générale induite par l'invasion des sciences et des techniques, si spectaculaires, au sein de notre quotidienneté tout particulièrement avec la pieuvre polymorphe de l'informatique ? Dans les « réseaux sociaux », par exemple, chacun peut à loisir, anéantir virtuellement sa réalité physique effective, s'inventer un âge et un corps à sa convenance, entrer dans une sorte de jeu de rôle, au sein duquel les liens entre les propos, les images mises à l'écran et la réalité concrète de l'internaute deviennent sans peine aléatoires. Les prestidigitations intellectuelles des idéologues du *genre*, lorsqu'ils nous intimement de voir ce qui n'est pas se retrouvent ainsi en parfaite conformité avec le savoir-faire magique des écrans. L'emprise du virtuel s'installe à demeure, peut devenir invasive, voire tératologique au point de modifier l'âme même d'un utilisateur gangrené par la fascination. L'addiction au virtuel favorisera le mirage pathogène d'une régression infantile, laquelle ne manquera pas de se présenter comme une libération, en agitant des hochets d'une confondante ineptie : « *Tout est possible. Quand je veux si je veux.* » Jean-François Braustein a bien su voir, lui aussi, cette assonance entre la dénégation du corps réel et le transhumanisme, autrement dit la confiance dans les sciences et les techniques pour améliorer les performances du corps : « *Les théoriciens du genre comme les transhumanistes se retrouvent dans ce mépris du corps. Pour eux, seules comptent la volonté, la conscience : le corps n'a qu'à suivre.* »<sup>30</sup>

---

Le contenu de ces thèses, l'organisation efficace de leur diffusion invasive, la complaisance dont elles font l'objet dans la plupart des cercles médiatiques, ne peuvent nous laisser indifférents, nous Orthodoxes. Leurs présupposés, profondément platoniciens et prométhéens, le corps étant posé comme une sorte de donnée susceptible d'être modifiée et « gérée » selon mon bon vouloir, sont étrangers à une compréhension chrétienne de notre condition. A commencer par cette négation du corps qui s'apparente aux gnosés et au néo-platonisme, mais certes pas à une anthropologie induite par la foi en l'Incarnation et en la Transfiguration. Certes, nous trouverions sans peine, dans les écrits ascétiques des grands lutteurs spirituels se confrontant à la tyrannie des besoins et des passions - qu'il s'agisse du sommeil, de la nourriture ou de la sexualité - de rudes imprécations à l'encontre des servitudes physiques dont nous sommes tributaires. Mais l'ascèse chrétienne est sans liens avec ces récusations égotistes de ce corps qui est mien, elle ne vise point à le déréaliser pour le conformer à mes desiderata. Le sens de toute ascèse chrétienne consiste à collaborer à cette Transfiguration et à cette Résurrection de la chair auxquelles nous sommes invités. Si elle nous prépare à mourir à cette vie, c'est afin d'entrer dans une Vie sans fin, « *La mort est le moyen par lequel nous passons à l'éternité.* »<sup>31</sup> . Notre totalité, corps, âme et esprit est appelée à la Résurrection, à la Transfiguration.

---

<sup>30</sup> Op. cit. p 92

<sup>31</sup> Saint Porphyre *Anthologie de conseils*, Lausanne L'Age d'Homme 2007 p.

Le Christ ressuscité n'apparaît pas aux onze sous la forme d'un esprit désincarné : « *Voyez mes mains et mes pieds : c'est bien moi ! Palpez-moi et rendez-vous compte qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai.* »<sup>32</sup> La totalité humaine, corps, âme et esprit, a été créée par Dieu, et la faute de nos premiers parents n'est pas imputable à des sollicitations physiologiques mais à l'orgueil. En Sa kénose, en Son incarnation, le Christ S'est fait homme, pleinement homme sauf le péché : c'est donc notre totalité humaine qui est arrachée aux pouvoirs de la mort ; n'est-ce pas ce que nous ne cessons de chanter, durant la Liturgie pascale : « *Le Christ est ressuscité des morts, par Sa mort Il a vaincu la mort, à ceux qui gisaient dans les tombeaux, Il a fait don de la Vie.* » Le cœur de notre foi, la foi en la Résurrection,<sup>33</sup> proscriit toute attitude gnostique à l'encontre d'un corps qui n'est aucunement une enveloppe méprisable et asservissante : lui aussi sera exhaussé, en Christ, en Son Ascension, jusqu'à se trouver assis, en Lui et par Lui, à la Droite du Père.<sup>34</sup>

Voilà pourquoi toutes cette idéologie du *gender* se situe, selon nous aux antipodes de la foi chrétienne, notre jugement portant bien sur les thèses, non sur les personnes qui les soutiennent. Toutes ces spéculations sur le *genre* sont habitées par cet orgueil « constructiviste » si caractéristique des illusions spirituelles qui n'ont jamais cessé de nous leurrer depuis les « Lumières ». L'affirmation frontale et principielle selon laquelle il n'existerait pas le moindre lien naturel entre notre condition d'être sexué, homme ou femme, et notre personnalité, notre psychologie, notre manière de ressentir, de désirer et d'aimer se heurte à un tel point à l'expérience humaine et aux réflexions faites sur elle depuis des siècles, qu'il faut, pour la soutenir, faire *table rase* de tout ce qui a pu être vécu, pensé et transmis. Il faut décréter que tout cela ne fut qu'illusions, mensonges, voire manipulations idéologiques orchestrées par quelque minorité éminemment nocive. L'urgence, pour progresser vers un salut libérateur du monde impliquera, bien entendu, de rééduquer âmes et esprits le plus tôt possible, dès le plus jeune âge, via l'école et la réorganisation de tout ce qui touche au monde de l'enfance. Des considérants de même aloi persuadèrent, jadis, quelques incorruptibles embusqués dans des Comités de Salut Public à ne point hésiter à couper court à toute contestation, quitte à se montrer tranchants !

Qu'il me soit permis d'ajouter que nier toute validité à ce qui a toujours été considéré comme fondé dans la nature des choses, tout faire pour qu'advienne le plus vite possible cette humanité nouvelle et genrée a aussi pour effet de multiplier ou d'aggraver des ambivalences identitaires chez des enfants et des adolescents. Nos thuriféraires du genre y verront sans doute un progrès des libertés ... et n'auront cure des drames de ceux qui, après moult intrusions chirurgicales et ingestions de produits nocifs, se retrouvent davantage perturbés. Ces doctrinaires s'autoproclament thérapeutes et libérateurs, chargés de nous délivrer de ces insupportables souffrances infligées par une identité que nous n'aurions pas choisie. Mais en fait de médecine, c'est plutôt la faconde de « *Celui qui n'aime pas la lumière* », Méphistophélès, qui se présente, lui auquel

<sup>32</sup> Lc 24, 39

<sup>33</sup> Cf 1 Co 15, 17

<sup>34</sup> Lucernaire des Grandes Vêpres du jeudi de l'Ascension.

Goethe fait dire : « *Je suis l'esprit qui toujours nie ; et c'est avec justice : car tout ce qui existe mérite d'être détruit.* »

Ces idéologies prennent place dans la continuité du face à face entre le « Serpent » et le Pantocrator. Le Tentateur continue à nous susurrer que nous pouvons être comme des dieux, maître du bien et du mal. Hier il faisait son cinéma avec le mirage des révolutions politiques et leurs lendemains chantants, puis il s'est recyclé dans le salut transhumaniste par « La science », il nous offre une tambouille complémentaire avec une mixture de ces deux derniers spectacles ravigotés à la sauce *gender*. A nous de le reconnaître : lui, menteur mais connaisseur des Ecritures, il veut, cette fois encore, nous faire croire que nous sommes comme les talentueux rivaux du Pantocrator dont parle le psalmiste : « *Car Il a dit, et tout a été fait ; Il a commandé, et tout a été créé.* »<sup>35</sup> A nous de reconnaître l'arbre à ses fruits.<sup>36</sup>

Jean Gobert

---

<sup>35</sup> Ps 32, 9

<sup>36</sup> Mt 7, 20